

L'Ecriture, pierre angulaire et pierre d'achoppement

Magali Girard

Colloque Unité Chrétienne, Lyon, 16-17 novembre 2021

Textes : Gn 1,1 à 2,3 ; Gn 2,4 à 24 ; Gn 9,1 à 17 ; Ps 8

Comme science, l'écologie s'intéresse aux relations entre les entités naturelles au sein d'un même écosystème. Comme courant de réflexion politique, l'écologie s'intéresse à l'équilibre de ces relations pour que les conditions de vie des différentes entités soient bonnes. Dans les deux cas, étude ou pratique de l'écologie questionnent la place de l'humain, ses responsabilités et ses devoirs envers les autres êtres vivants.

La lecture des récits de la Création dans le livre de la Genèse par différentes générations d'auteurs d'horizons et de formation variées nous permettent de découvrir plusieurs compréhensions possibles de la place de l'humain au sein de la Création.

A propos de ces textes, nous avons 3 courants de lecture.

Une première interprétation des récits de Création : la lecture « despotique »

Avec l'ouvrage de Lynn White Junior, historien médiéviste fils de pasteur qui en mars 1967 fait paraître dans la revue *Science* le texte d'une conférence donnée devant l'Association américaine pour l'Avancement des Sciences quelques mois auparavant (décembre 1966) :

sa lecture de l'interprétation de la Genèse par les églises chrétiennes fait de celle-ci la source d'une attitude prédatrice de l'humanité envers les autres êtres vivants de la Création.

C'est le livre de la Genèse qui est cité le plus largement comme lieu de la justification possible par les humains de cette attitude.

Cette lecture de la crise écologique sera source de réactions très nombreuses de la part des tenants d'une autre interprétation de l'histoire de notre société en relation avec les Écritures.

Les tenants de cette compréhension, cependant, demeurent nombreux et ce particulièrement dans les milieux écologistes au sens de la militance politique ou associative.

Quelle est cette position ? La présence dans le livre de la Genèse de nombreux verbes qui présentent l'humain dans une situation de domination sur toute la Création, autorisée et même demandée par le Créateur, incite l'humain à progresser dans la maîtrise de celle-ci.

Selon Lynn White, les comportements humains qui nous conduisent à la crise écologique ne surgissent pas du néant. Ils sont déterminés par une certaine conception de la nature, de la nature

humaine et des relations entre les hommes et la nature, dont nous avons hérité. « A moins que nous ne réfléchissions aux fondements, les mesures spécifiques que nous prendrons risquent de provoquer de nouveaux contrecoups plus graves encore que ceux auxquels elles sont censées remédier... à moins que nous ne repensions nos axiomes »

Et encore : « plus de science et plus de technologie ne nous tirerons pas de la crise écologique actuelle sauf à trouver une nouvelle religion ou à repenser l'ancienne ».

L'ouvrage de Lynn White pose donc la question de nos représentations de la nature, de celles que nous avons de la nature humaine et des relations entre les deux. Se poser ces questions pour notre passé c'est aussi se demander comment les faire évoluer aujourd'hui pour faire changer notre manière d'agir avec la nature aujourd'hui. Selon l'historien donc, les relations défectueuses que nous avons avec la nature engendrent une crise écologique majeure, mais puisque nos comportements sont déterminés par notre manière de penser ces relations c'est là que nous devons porter nos efforts : repenser ces relations, chercher les causes de leur inadéquation avec les réalités écologiques.

Les éthiciens de l'environnement du XX^e et début XXI^e siècle (cf J. Baird Calicott) apportent des critiques à cette présentation.

1°) Les représentations intellectuelles influencent certainement mais ne suffisent pas à déterminer entièrement les comportements. On pourrait dire que finalement Lynn White se montre là un digne représentant du mode de pensée qu'il critique : l'humain voulant est l'humain pouvant. Il suffit d'être instruit et de savoir quelque chose pour agir en conséquence. Il suffirait donc de changer de regard sur la nature pour que notre comportement envers elle soit profondément modifié.

Mais on constate chez nous comme dans notre entourage qu'il nous arrive d'agir en contradiction avec nos idéaux et nos croyances et le changement de ceux-ci pourraient donc être beaucoup moins opératoire que ne le présente Lynn White. Il en va de même avec les connaissances, d'ailleurs.

Un théologien comme Michel-Maxime Egger, dans son ouvrage *La Terre comme soi-même*, le montre bien notamment dans le cadre d'une problématique multi-causale et universelle. « Nous n'arrivons pas à croire ce que nous savons », comme dit le philosophe Jean-Pierre Dupuy¹.

2°) Deuxième critique possible de cette présentation de Lynn White : il a fait le choix de prendre une partie de notre héritage intellectuel, peut-être celui qui lui semble le plus prégnant mais sans en donner les preuves. Il existe d'autres manières de penser le monde, nos relations avec le vivant et les autres êtres vivants, d'autres « systèmes cognitifs » représenté et proclamés eux-aussi dans l'espace public. Ainsi, ce que Calicott présente comme un système scientifique moderne plongeant ses racines dans la philosophie grecque et non dans les traditions bibliques est aussi très puissamment présent dans nos représentations collectives de la nature, de l'espace naturel.

¹ Cité par M.M. EGGER in *La Terre comme soi-même*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 40

3°) Troisième critique possible à Lynn White que l'on trouve chez de nombreux auteurs chrétiens :

En instaurant l'adoration d'un seul Dieu transcendant (au-delà de la nature) le christianisme (comme les autres monothéismes) a en effet désacralisé la nature, mais a-t-il permis sa maltraitance ?

Dans l'Antiquité, chaque arbre, chaque source, chaque rivière, chaque colline avait son propre genius loci, son gardien spirituel. Ces esprits étaient accessibles aux hommes mais ils étaient d'une nature très différente, comme en témoigne l'ambivalence des centaures, des nymphes et des sirènes. Avant de couper un arbre, d'exploiter une mine dans la montagne ou d'endiguer un ruisseau, il était important d'apaiser l'esprit qui avait la sauvegarde de ce lieu particulier et d'entretenir sa mansuétude. En détruisant l'animisme païen, le christianisme a permis l'exploitation de la nature dans un climat d'indifférence à l'égard de la sensibilité des objets naturels »².

« Saint François d'Assise, le plus grand révolutionnaire spirituel dans l'histoire occidentale, proposa ce qu'il pensait être une vision chrétienne alternative de la nature et de la relation de l'homme avec elle : il essaya de substituer l'idée de l'égalité de toutes les créatures, y compris l'homme, à l'idée de la domination illimitée de l'homme sur la création. Il échoua. »³

En effet en Genèse 1, premier récit biblique de la création dans l'ordre biblique mais dernier dans l'ordre historique, on trouve :

Gn 1,26 : Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! »

Gn 1,28 : Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-là ! (verbe *cavash*) ». Le verbe *cavash* signifie assujettir, vaincre. L'homme est appelé à juguler et maîtriser les éléments impétueux de la nature.

Puis en Genèse 2-3, second récit biblique de la création mais premier dans l'ordre historique, on trouve :

Gn 2,15 : Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder (verbe *shamar*). Le verbe *shamar* signifie garder, veiller sur, protéger, conserver. L'homme est appelé à veiller avec soin sur la nature, à l'image d'un jardinier qui cultive son jardin.

A partir de là, la lecture courante tente de retrouver un certain équilibre et propose d'entendre que l'humain doit à la fois adopter une position dominante sur les autres formes de vie et en même temps y veiller.

C'est ce qu'on appelle la **lecture de l'intendance** : l'humain est compris comme le jardinier, le gardien, l'intendant gardant une Création d'où Dieu se serait retiré, serait parti pour lui laisser la place.

² Dominique BOURG et Philippe ROCH (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 20

³ *Ibidem*, p. 24

Une seconde interprétation des récits de Création : la lecture de « l'intendance »

Remarquons pour commencer que Dieu déclare « bonnes » à plusieurs reprises les entités vivantes ou non vivantes qu'il crée (Gn 1,10 à 31). En faisant cela il donne au monde, pas seulement à l'humain à qui il s'adresse ensuite, une valeur en soi, en dehors de toute mesure humaine et de toute condition d'utilité ou de relation avec lui.

Donc dans l'éthique environnementale chrétienne, la nature dans son ensemble a une valeur intrinsèque en vertu de la référence à la parole de Dieu qui le déclare.

Dieu crée les animaux par espèces, pas par spécimens (Gn 1,24 à 25) et la Création est si abondante (Gn 1, 20 à 22) que l'humain peut se nourrir du surplus sans mettre en péril la Création.

Il le peut dans le cadre conceptuel que la lecture de l'intendance appuie sur l'*imago dei* : l'humain, créé à l'image de Dieu, hérite d'une position particulière au sein de la Création (et on remarquera que Dieu crée des individus dans son cas, pas des espèces) qui va de pair avec un certain nombre de responsabilités à l'égard de celle-ci (cf Gn 2). En tant que gardien et jardinier, l'humain a l'usufruit de la Création en échange d'un entretien bienveillant et soucieux de l'avenir (car on ne sait pas quand viendra le maître de la maison !)

Le verset biblique central de cette interprétation est en Genèse 2,15 qui fait demande à l'humain de « garder et cultiver » la terre. Cette lecture est très populaire parmi les écologistes chrétiens et elle jouit d'une abondante littérature pour la présenter.

Elle permet de se détacher d'une vision de l'humain tout puissant au détriment de la Création et de son Créateur. Elle permet de repousser les tentations démiurgiques de l'homme et d'imposer des limites à son pouvoir : il a reçu une délégation de pouvoir divin, il a une certaine autonomie qui lui donne une certaine liberté et autonomie mais cela ne va pas sans responsabilités et il doit reconnaître, garder à l'esprit qu'il ne possède pas la Création et doit des comptes à son Créateur.

Comment donc l'humain doit-il se comporter pour cultiver et garder la terre ? En se fondant sur le verset 26 de Genèse 1, la lecture de l'intendance s'intéresse au sens de représentation que recèle cette expression plutôt qu'à celui de similarité. A l'image de Dieu est à comprendre ici comme « en représentant de Dieu ». Pour exercer ses fonctions à l'image de Dieu l'humain a un modèle renouvelé en Christ : le maître par excellence, humble, qui renonce à sa supériorité pour se mettre au service de la Vie (Phi 2,6 à 7) sous toutes ses formes, en particulier les plus faibles.

Dans le verset 26 de Genèse 1 on trouve le terme « cultiver » qui peut aussi se traduire par « servir et honorer ». Cela encourage l'humain à adopter une attitude de révérence et de respect envers la Création et donc à réfléchir à son agir dans le monde, qui peut être source de désordre et de déséquilibre.

Avec cette lecture des récits de la Création, les relations de l'humain avec la nature sont comprises comme une « maîtrise coopérative »⁴ où la nature n'est pas considérée comme une ressource à

⁴ H. Paul SANTMIRE, *The travail of Nature : The Ambiguous Ecological Promise of Christian Theology*, Minneapolis, Augsburg Fortress, 1991, p. 79

exploiter, ou au contraire comme un décor à contempler, mais devient une partenaire à part entière dans la vie de l'humain. L'humain doit y trouver à la fois sa subsistance et sa maison et les animaux sont à la fois nourriture et partenaires de vie, même si aucun d'entre eux ne pourra finalement être son vis-à-vis (Gn 2,20).

Cette lecture est sans doute la plus typique du christianisme occidental contemporain. Pour le philosophe de l'environnement américain, John Baird Callicott : « *Pour le très grand nombre de ceux qui en acceptent les prémisses – qui croient en Dieu, à la Création divine, à la place et au rôle prééminents assignés aux êtres humains dans le monde, etc -, elle constitue [...] l'éthique environnementale actuellement la plus cohérente, la plus puissante et la plus opérationnelle.* » ⁵

D'autres lectures possibles ?

John Muir, une interprétation non conformiste de la Genèse

Aldo Léopold, dans la préface de son *Almanach d'un comté des sables* (1949), écrit :

« L'écologie n'arrive à rien parce qu'elle est incompatible avec notre idée abrahamique de la terre. Nous abusons de la terre parce que nous la considérons comme une marchandise qui nous appartient [...] Si nous la considérons au contraire comme une communauté à laquelle nous appartenons, nous pouvons commencer à l'utiliser avec amour et respect ».

John Muir ne se tourne pas vers d'autres traditions métaphysiques mais il va se placer directement sur le terrain des tenants de la lecture despotique pour défendre les Ecritures et y trouver l'idée de citoyenneté humaine au cœur de la nature.

Dans son journal de bord d'un voyage effectué en 1867-68, publié en 1916 sous le titre *Quinze cents kilomètres à travers l'Amérique profonde*⁶, il montre avec ironie les limites du raisonnement anthropocentrique populaire qui voit tout être vivants selon le seul angle de l'utilité pour l'humain. Il montre ainsi que l'humain est lui aussi soumis aux lois de la nature : prédateur et proie, il est nourriture et hôte de parasite en même temps.

« Sans l'homme, l'univers serait incomplet ; mais il le serait également sans la plus petite créature transmicroscopique vivant hors de la portée de nos yeux et de notre savoir présomptueux ».

Il utilise aussi la science moderne pour prendre du recul et ses méditations nous permettent de le faire avec lui :

« Cette étoile, notre bonne Terre, avait déjà accompli quantité de voyages réussis autour des cieux avant même que l'homme eût été fait, et des règnes entiers de créatures avaient joui de l'existence puis étaient retournés à la poussière avant que l'homme fût apparu pour les revendiquer. Après que les humains auront joué leur rôle dans le plan de la Création, ils pourraient bien disparaître eux aussi, hors de toute conflagration générale, de toute commotion extraordinaire. »

⁵ John Baird CALICOTT, *Genèse, la Bible et l'Ecologie*, Marseille, Wild Project, 2009, p.25

⁶ Trad. André Fayot, Paris, José Corti, 2016

« C'est de la poussière, du fonds élémentaire le plus banal, que Dieu a tiré Homo Sapiens. Et c'est du même matériau qu'il a tiré les autres créatures, même les plus nuisibles et les plus insignifiantes pour nous. Toutes sont consacrées par leur origine terrestre et nos compagnes de mortalité [...] Il ne fait pourtant pas de doute que ces créatures sont heureuses et qu'elles tiennent la place que leur a assignée notre grand Créateur à tous. [...] [Elles] sont [elles] aussi ses enfants, car Il entend leurs cris, prend tendrement soin d'[elles] et leur procure leur pain quotidien [...] Que nous sommes étiés – nous autres prétentieuses et égoïstes créatures – dans nos sympathies ! Et que nous sommes aveugles envers les droits de tout le reste de la Création ! Avec quel respect nous parlons de nos frères mortels ! [...] Ils font partie de la famille divine – ni déçus ni pervers – mais soignés et choyés avec la même tendresse, le même amour que les anges dans le ciel et les saints sur la terre. »

Comment parvient-il à une telle lecture, qu'est-ce qui le lui permet dans la Genèse ?

- La lecture de Lynn White ne demande pas beaucoup de connaissance biblique car il fait ce que font tous les lecteurs à la découverte de la Genèse : de deux récits il en fait un seul, en essayant d'harmoniser les deux textes.
- Les tenants de l'interprétation de l'intendance ont tendance à faire de même. Tandis que les partisans de la lecture despotique utilisent le concept de péché originel pour expliquer tous les faits qui vont à l'encontre d'une place centrale dévolue à l'humain, de même les partisans de l'intendance attribuent les problèmes environnementaux et la crise écologique au contre-coup du péché originel.
- Les uns comme les autres alternent sans discernement entre deux récits, car la Genèse nous est parvenue constituée de plusieurs époques de rédaction et plusieurs écoles de pensée.

Ainsi on trouve un récit de source dite « sacerdotale » (P) qui date du V^e siècle avant JC, placé en premier dans l'ordre du livre alors qu'il est plus récent que celui de source dite yahviste (J) écrite au moins 500 ans avant (IX^e ou X^e siècle)⁷. Le premier correspond au chapitre 1 de la Genèse jusqu'au verset 4 de Genèse 2. L'autre récit est au chapitre 2 de la Genèse.

- Or, le récit de Genèse 1, dit de tradition sacerdotale, est très proche de la cosmogonie grecque présocratique : séparation et différenciation y tiennent une place prépondérante. Il est aussi marqué par un humanisme proche de celui des philosophes grecs, pour qui l'homme est la mesure de toute chose.
- Dans le vieux récit yahviste (J) on trouve le « souffle de vie », peut-être préfiguration de l'*imago dei*. On note que le terme hébreu *nefesh* (souffle) est utilisé pour les humains comme pour les animaux, tirés eux aussi de la boue. Cette similitude fait dire à Muir que la poussière de la terre est le fond commun d'où nous avons été tirés, humains et animaux, alors que dans P l'humain partage, selon White, « la transcendance de Dieu à l'égard de la nature ».

Le fait que cela soit d'abord parmi les animaux que Dieu cherche une aide à Adam souligne la proximité de l'humain avec les animaux.

⁷ La source élohiste n'est pas présente dans les textes de la Création.

- Dans le récit yahviste, la connaissance du bien et du mal est le pouvoir de juger, déterminer, décider ce qui est bon et ce qui est mal par rapport à soi-même.

« Ils surent qu'ils étaient nus » signifie qu'ils deviennent conscients d'eux-mêmes, ce qui est la condition nécessaire à l'égoïsme et à la recherche de son propre intérêt.

Or anthropocentrisme signifie un éloignement inévitable de la nature, et les malédictions infligées par Yavhé en sont une représentation.

*« Quand la partie se sépare elle-même du tout et le décompose dans les catégories du bien et du mal en fonction de son intérêt personnel, elle perturbe par cet acte même la vie harmonieuse du tout ».*⁸

La vision orthodoxe : de l'intendant à l'hôte

L'intendance n'est pas un concept très apprécié par les théologiens orthodoxes. Selon eux, elle n'est pas à même de donner une base spirituelle au changement de paradigme dont nous avons besoin et de permettre que de nouvelles formes de relations entre les humains et la nature prennent naissance.

Ils reprochent à l'intendance une vision trop utilitariste et fonctionnelle de la nature et surtout le fait qu'elle ne permette pas de sortir d'une position anthropocentrique. Elle laisse l'humain dans une position de supériorité par rapport aux autres êtres vivants.

Michel Maxime Egger, dans son ouvrage *La Terre comme soi-même*, préfère la compléter par la notion d'hôte présente dans de nombreux passages bibliques (cf 1 Chr 29,15) :

*« Être hôte c'est être avec, en relation. La justesse et la justice de cette relation exigent la réciprocité. Parce que nous sommes accueillis sur cette terre, nous avons nous-même à nous faire hôte dans l'autre sens. Nous sommes appelés à accueillir Dieu en nous et dans nos vies mais aussi tous nos frères et sœurs, humains et non-humains. Avec une attitude à l'image de Dieu – l'Hôte des hôtes – c'est-à-dire avec gratuité et générosité, sollicitude et amour. En sachant que c'est le Christ lui-même que nous recevons dans la nature et les autres. En laissant à toutes les créatures l'espace dont elles ont besoin pour leur vie et leur réalisation spirituelle ».*⁹

La théologie orthodoxe traduit cela concrètement dans son ecclésiologie en parlant d'un rôle de liturge pour l'homme à la fois roi, intendant et prêtre, c'est-à-dire liturge.

Mais il sort par-là de la seule lecture des récits de la Création, nous ne poursuivrons donc pas.

Conclusion

Ce parcours cartographique vous aura, je l'espère, permis de découvrir avec un nouveau regard une contrée très fréquentée mais trop peu étudiée : celle de notre compréhension et de notre appropriation des récits de la Création.

⁸ Michel Maxime EGGER, *op cit*, p. 62.

⁹ *Ibidem*, p. 213

Je voudrais terminer ce petit exposé avec cette citation de MM Egger à propos des lectures possibles de la Bible :

« Le problème – et il en va de la Bible comme d'autres écritures sacrées – c'est qu'il y a plusieurs manières d'interpréter les textes. Les juifs parlent de soixante-dix niveaux de lecture. Les Pères de l'Eglise distinguent entre quatre sens de l'Ecriture : littérale (les événements historiques), allégoriques ou typologique (la foi), tropologique (la morale) et eschatologique (les fins dernières). On peut appréhender tout texte sacré comme un fleuve : il est perçu de manière différente selon qu'on le regarde de l'extérieur, qu'on y nage en surface, qu'on plonge sous l'eau ou, ultime niveau – le plus profond – qu'on devienne son eau. Toute interprétation n'est finalement que le reflet de l'état intérieur du lecteur, de son niveau de compréhension et de son expérience de Dieu. La Bible évidemment n'échappe pas à cette règle.¹⁰ »

¹⁰ *Ibidem* p. 203